LA

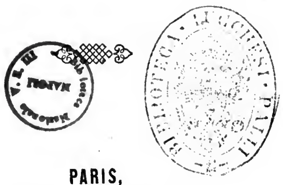
DOT DE MA FILLE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS,

DE

M. SAMSON,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires de l'Empereur, le 13 décembre 1854.



PARIS,

N. TRESSE, ÉDITEUR,

Successeur de J.-N. Barba,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, Nos 2 ET 3,

derrière le Théâtre-Français.

1855

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

VARNER, savant.	M.	SAMSON.
MARGUERITE, sa fille.	Mlle	SAVARY.
HERMANN, commerçant.	M.	ANSELME.
FRÉDÉRIC, son fils.	M.	CANDEILH.
CATHERINE, servante de Varner.	Mme	LAMBQUIN.

La scène se passe à Munich, chez Varner.

Nota. — Toutes les indications de droite et de gauche sont prises de la salle.

Paris. — Imprimerie française et espagnole de Dubuisson et Cᵉ, rue Coq-Héron, 5.

LA

DOT DE MA FILLE.

Une chambre, où se trouve une bibliothèque qui l'occupe tout entière. — A droite, un bureau encombré de papiers et de livres; des volumes sur toutes les chaises et par terre. — A gauche, une table, garnie aussi de livres. — Une porte à droite, et une à gauche. — Fenêtre au premier plan, à droite.



SCÈNE I.

MARGUERITE, entrant de la gauche, CATHERINE, entrant de la droite.

CATHERINE.

Est-il permis de voir un désordre semblable?
Regardez ces papiers, ces livres, cette table...
Il faut que j'aille un peu ranger...

(Elle passe à gauche et va à la table.

MARGUERITE.

Garde-t'en bien.

CATHERINE.

Mais pourtant...

MARGUERITE.

Je te dis de ne toucher à rien.
Pourquoi contrarier mon père? C'est étrange.
Tu le sais bien toi-même, il ne veut pas qu'on range,
Qu'on touche à ses papiers, à ses livres; voilà
Bien longtemps qu'il te fait cette défense-là.
Depuis près de vingt ans, tu le sers et tu l'aimes:
Son humeur et ses goûts furent toujours les mêmes;
Et toi, tu ne peux pas encor t'y conformer?

CATHERINE.

Au désordre jamais peut-on s'accoutumer?

MARGUERITE.

D'agir comme il l'entend n'est-il donc pas le maître?
Ce désordre lui plaît, il sait s'y reconnaître.
Ces livres, ces auteurs épars de tous côtés,
Il veut les retrouver tels qu'il les a quittés,
Aux endroits dont ses yeux, ses mains ont l'habitude.
Respecte, comme moi, ses compagnons d'étude,
Ses vieux et chers amis dont il est si jaloux
Qu'on n'en peut approcher sans le mettre en courroux,
Lui, dont l'âme pourtant est si douce et si bonne.

CATHERINE.

C'est vrai qu'il n'a jamais fait de mal à personne.
Moins malin qu'un enfant, et plus doux qu'un agneau,
Ses livres seulement lui troublent le cerveau,

Et l'amour des bouquins à tel point le domine
Qu'il en mettra bientôt jusques dans ma cuisine.

MARGUERITE.

Tu sais bien qu'étranger à toute ambition,
Les livres ont été sa seule passion.

CATHERINE.

Du moins, pour compenser les dépits qu'il me cause,
Si cette passion rapportait quelque chose!
Mais quoi! plus d'écoliers! je conçois leurs raisons :
Monsieur manquait toujours l'heure de ses leçons.
S'il ne veut que le gain diminue et déloge,
Un professeur doit être exact comme une horloge.
Madame s'en faisait écouter, et savait
Le chasser de chez lui, lorsque l'heure arrivait.
Elle avait du crédit sur lui, la chère dame :
C'était une si bonne, une si digne femme!
Depuis qu'elle n'est plus, ici tout est changé,
Et pour suivre ses goûts il a tout négligé.
Lui que l'on regardait comme le plus habile,
Le meilleur professeur qui fût dans cette ville,
Dont on payait très cher les leçons, aujourd'hui
A le chagrin de voir qu'on ne veut plus de lui.
Quand je dis le chagrin, j'ai tort : car au contraire
Il est tout enchanté de n'avoir rien à faire
Pour rester au milieu de ses livres chéris,
Lire et relire encor ses auteurs favoris,
Passer des jours entiers dans sa bibliothèque,
S'y nourrir de latin, d'hébreu, de langue grecque.

Tout cela ne fait pas aller une maison.
Je le lui dis souvent ; je gronde et j'ai raison.
Lorsque nous n'aurons plus d'argent, où donc en prendre?
Nos meubles, nos effets, il faudra donc les vendre?
C'est moi qui du ménage ai le gouvernement;
Et, quoique nous vivions économiquement,
Le peu que nous avons chaque jour diminue.
Voilà dans le logis la pauvreté venue...
A sa fille, pourtant, Monsieur devrait penser.

MARGUERITE.

Il pense à moi beaucoup..

CATHERINE.

Oui, pour vous embrasser.
La fille que l'on a, suffit-il qu'on l'embrasse?
On travaille pour elle, et sa dot on l'amasse.
Mais baste, il songe bien à tout cela, ma foi!

MARGUERITE.

Finis donc, ou je vais me fâcher contre toi.
De notre pauvreté peux-tu lui faire un crime?
S'il en est cause... un peu, n'en est-il pas victime?

CATHERINE.

C'est vrai, j'ai tort : de quoi vais-je me soucier?
Si vous ne voulez pas enfin vous marier...
Vous ne répondez pas? Pourquoi donc ce silence?..
Vous n'avez à me faire aucune confidence?

MARGUERITE.

Aucune.

CATHERINE.

Je croyais... c'est un rêve.

MARGUERITE.

Quoi donc?

CATHERINE.

Que monsieur Frédéric avait pour vous... Pardon,
N'en parlons plus.

MARGUERITE.

Enfin, que veux-tu dire? Achève.

CATHERINE.

Que vous aussi... Pardon, je vois que c'est un rêve.

MARGUERITE.

Mais je ne comprends rien, ma chère, à tes discours.

CATHERINE, montrant Frédéric qui entre par la droite.

Quand on parle des gens, ils arrivent toujours.

MARGUERITE, avec trouble, après avoir regardé Frédéric.

Je ne t'en ai pas dit un seul mot, ce me semble.

CATHERINE.

Non ; mais vous y pensiez, et cela se ressemble.

(Elle remonte et se trouve au milieu.)

SCÈNE II.

MARGUERITE, CATHERINE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Mademoiselle, j'ai l'honneur...

MARGUERITE.

Monsieur...

FRÉDÉRIC, à Catherine.

Bonjour.

(A Marguerite, allant à elle.)

Où donc est votre père?

MARGUERITE.

Il n'est point de retour.

FRÉDÉRIC, montrant un livre qu'il tient.

J'apportais...

CATHERINE, descendant à droite.

Bon! Encor quelque chose pour lire?

FRÉDÉRIC.

C'est un lexique grec, du Suédois Jean Ihre,
Dont il avait besoin pour un travail qu'il fait;
Et comme justement ce livre lui manquait,
Je pense qu'il sera content...

CATHERINE, prenant le livre.

La belle emplette!

Mais où donc voulez-vous qu'à présent on le mette,
Ce... Comment dites-vous? Car on n'y comprend rien,
A tous ces noms d'auteurs dont pas un n'est chrétien.
Pour des livres nouveaux nous n'avons plus de place;

(Elle rend le livre à Frédéric, qui va le mettre sur le bureau.)

Monsieur, à chaque instant, en apporte une masse.
En voilà qui toujours sont par terre; voyez :
Nous ne savons déjà plus où poser les pieds,
Et mon maître, depuis janvier jusqu'en décembre,

De volumes toujours garnissant chaque chambre,
Nous forcera bientôt d'aller coucher dehors.
Sur ce chapitre-là c'est un drôle de corps :
Pour loger ces bouquins, dont l'amour le transporte,
Je crois qu'il se mettrait volontiers à la porte.

MARGUERITE.

Tais-toi.

FRÉDÉRIC, à l'extrême droite.

Monsieur Varner a les goûts d'un savant.

CATHERINE.

Vous aussi; car chez lui vous venez très-souvent.

FRÉDÉRIC.

C'est naturel : en lui je chéris et vénère
L'érudit, l'honnête homme et l'ami de mon père.

CATHERINE.

C'est là tout ce qu'en lui vous voyez de meilleur ?
Mais d'être père aussi Monsieur a le bonheur.

FRÉDÉRIC, troublé.

Sans doute.

CATHERINE.

D'une fille assez bien, j'imagine.
Qu'en dites-vous?

FRÉDÉRIC.

Qui ? moi ?

MARGUERITE, à demi-voix.

Finis donc, Catherine :
Qu'as-tu donc aujourd'hui ?

FRÉDÉRIC.

Que veut dire?...

CATHERINE.

Je di

Que vous avez tous deux tort!

MARGUERITE.

Tort?

FRÉDÉRIC.

Comment?

CATHERINE.

Pardi!

De vous aimer.

FRÉDÉRIC.

Eh quoi! vous croiriez?...

MARGUERITE.

Quel langage!

Je m'en vais.

FRÉDÉRIC.

Non, c'est moi qui sors.

CATHERINE.

Dieu! quel outrage!

Allons, n'en parlons plus : j'avais tort sur ce point,
J'en conviens.

(A Frédéric.)

N'est-ce pas que vous ne l'aimez point?

FRÉDÉRIC, hésitant.

Mais...

CATHERINE.

Vous faites fort bien.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi?

CATHERINE.

La chose est claire,
Et votre mariage est impossible à faire.

FRÉDÉRIC.

Mais pourquoi?

CATHERINE.

Votre père est trop riche pour nous.

FRÉDÉRIC.

Du bonheur d'être aimé je serais plus jaloux
Que de tous les trésors que l'avarice entasse,
(A Marguerite.)
Et si dans votre cœur j'obtenais une place...

CATHERINE.

Vous l'aimez donc alors? vous l'avouez.

FRÉDÉRIC.

Grand Dieu!
Qu'ai-je dit?...

(Allant à Marguerite.)

Eh bien! donc, achevons un aveu
Qui n'osait pas sortir de mon cœur, de ma bouche,
Qui vous blesse peut-être.

CATHERINE.

Est-elle si farouche?

Elle écoute. Écouter, c'est répondre tout bas :
Ce qui nous déplaît trop, nous ne l'écoutons pas.

MARGUERITE.

La vilaine ! aujourd'hui comme elle me tourmente !
(A Frédéric.)
Je ne l'aurais pas dit.

FRÉDÉRIC.

Ah ! vous êtes charmante.

CATHERINE.

Pardi ! s'il ne fallait pour dot que deux beaux yeux,
Je sais bien qu'un mari ne pourrait trouver mieux.
Mais ce n'est pas assez pour entrer en ménage,
Et... chut ! n'en disons pas là-dessus davantage.
Je vois venir Monsieur, l'habit mal arrangé,
Plongé dans la lecture et de livres chargé.

FRÉDÉRIC, à Marguerite bas et rapidement.

Un mot : permettez-vous que je parle à mon père ?

CATHERINE.

Comme il vous plaira : mais je crains.....

FRÉDÉRIC.

Et moi, j'espère.

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, MARGUERITE, CATHERINE;
dans le fond, à gauche, VARNER.

VARNER, un livre sous chaque bras, un autre à la main, qu'il tient ouvert.

C'est bien l'édition *princeps*, j'en suis certain :
Oui, *Venise, Valla*, texte grec et latin,
C'est de mil quatre cent soixante...

(Il dépose ses livres sur la table, ainsi que son chapeau.)

CATHERINE, à Marguerite.

Il se délecte
Dans son livre.

VARNER, continuant.

Et quatorze. Ah! que ce dialecte
Est doux, harmonieux! J'aime l'ionien.
Quel écrivain charmant et quel historien!

CATHERINE, bas à Frédéric et à Marguerite.

Il ne nous verra pas d'une heure, je parie.
(Haut.)
Monsieur!

MARGUERITE, allant à Varner.

Bonjour, mon père.

VARNER, descendant sur la scène.

Ah! ma fille chérie,

Te voilà ? quel bonheur ! baise-moi, mon trésor.
Ce matin, et pendant que tu dormais encor,
J'ai régalé mes yeux de ton joli visage.
Je me disais : voilà ma fille, mon ouvrage.
Tu souriais ; ton teint était frais et vermeil.
Je voulais t'embrasser sans troubler ton sommeil ;
Car tu semblais heureuse, et le bonheur d'un rêve,
Il ne faut pas qu'un père à sa fille l'enlève.
Je te bénis du cœur, et sur ton front charmant
Mon baiser paternel se posa doucement :
Tu fis un mouvement de tête ; ton sourire
Devint plus doux encore ; oui, tu semblais me dire :
Merci, mon père ; et moi, je partis triomphant.
Que veux-tu ? C'est si bon d'embrasser son enfant !

MARGUERITE.

Oh ! c'est bien bon aussi d'avoir un tendre père.

VARNER.

Tu m'aimes donc un peu ? dis.

MARGUERITE.

Beaucoup.

VARNER.

Je l'espère,
J'en suis sûr. Tu fais bien ; car je te le promets
Personne autant que moi ne t'aimera jamais.
Eh ! mais tu n'as pas l'air de me croire.

MARGUERITE.

Au contraire.

FRÉDÉRIC, qui est descendu à gauche.

Monsieur Varner...

VARNER.

C'est toi ! Comment ai-je pu faire
Pour ne te pas voir ?

CALHERINE, à part.

Oui, c'est étonnant, cela.
Il est si peu distrait.

VARNER, à Marguerite.

Savais-tu qu'il fût là ?
(A Frédéric.)
Bonjour, mon cher enfant... Mais va prendre une chaise.

FRÉDÉRIC.

Monsieur...

VARNER.

Point de façons; mets-toi donc à ton aise.
Catherine, une chaise à Frédéric... va donc...
A quoi rêves-tu là ? N'entends-tu pas?

CATHERINE.

Pardon,
Je vous entends très-bien : vous voulez une chaise?

VARNER.

Pourquoi n'en pas donner?

CATHERINE.

C'est, ne vous en déplaise,
Que nous n'en avons pas une qu'on puisse offrir,
A cause des bouquins qui les viennent couvrir.
En voilà des monceaux... Voulez-vous qu'on les ôte ?
Je vais...

VARNER.

Garde-toi bien de toucher à mon Plaute.

CATHERINE.

Alors...

VARNER.

Ne donne pas de siège, voilà tout.

(A Frédéric.)

Du reste, pour causer on est bien mieux debout
Des livres, que c'est beau!

CATHERINE.

J'aimerais mieux des rentes.

VARNER.

Voilà bien des propos de femmes ignorantes.

CATHERINE.

Tout beaux qu'ils sont pour vous, vous n'en trouveriez pas,
Si vous vouliez les vendre un jour, cinq cents ducats.

VARNER.

Oui? demande au plus fort libraire de la ville,
Muller, qui m'en offrait hier encor six mille.

CATHERINE.

Comment? Vous n'avez pas sur-le-champ accepté?

VARNER.

Eh! ce n'est pas le tiers de ce qu'ils ont coûté.

CATHERINE.

Cette bibliothèque?...

VARNER.

Est d'une valeur rare.
Ne crois pas que jamais d'elle je me sépare;

C'est un bien de famille, héritage sacré,
Près duquel je naquis, je vis et je mourrai,
Qui, croissant chaque jour et presque d'heure en heure,
Enfin s'est emparé de toute ma demeure.
Moi, je me déferais d'un si noble trésor,
Quand j'applique mes soins à l'augmenter encor !
Des monts d'or ne pourraient même me faire envie.
Mes livres, vois-tu bien, c'est mon sang, c'est ma vie.

CATHERINE.

Vivez alors : pourtant il est à craindre enfin
Qu'en vivant de la sorte on ne meure de faim.

VARNER.

Silence, esprit vulgaire.

CATHERINE, à part.

Il est toujours le même.

VARNER, à Frédéric, en allant à la table, à gauche.

Viens, je connais ton goût pour ces livres que j'aime ;
C'est un titre de plus à mon affection.
Un Homère... la plus ancienne édition,
Dans le quinzième siècle imprimée à Florence...
Ma foi, de la trouver je perdais l'espérance,
Et j'avais tant cherché qu'enfin j'en étais las.
(Ouvrant le livre.)
Tiens de Démétrius Chalcondylas...

CATHERINE.

Hélas!
Qu'allez-vous faire encor de ce nouvel Homère ?
Vous en aviez déjà.

VARNER.

Jamais assez, ma chère.

(A Frédéric.)

Aucune édition ne me manque, et je peux
Comparer maintenant tous les textes entre eux.
Ce n'est pas tout encore : un Hérodote unique !
Vois... de Jean Ihre enfin si j'avais le Lexique,

(Marguerite va prendre sur le bureau, à droite, le lexique qu'y a déposé Frédéric, auquel elle le donne.)

Qu'aucun libraire ici n'a pu me déterrer,
Je crois que je n'aurais plus rien à désirer.
Ah ! je le cherche en vain, et jamais...

FRÉDÉRIC, mettant le lexique ouvert sur la table.

Veuillez lire
Le titre de ceci.

VARNER, lisant.

Lexique de Jean Ihre.
Je n'en crois pas mes yeux.

FRÉDÉRIC.

Seriez-vous assez bon,
Monsieur, pour accepter de moi ce faible don ?

VARNER.

Faible don !... Un savant si fort en langue grecque,
Un vieux livre qui manque à ma bibliothèque,
Que je cherchais partout, que j'ai tant désiré,
Faible don !... Mais comment te l'es-tu procuré ?
Car moi, qui de Munich connais chaque libraire,

J'ai fureté partout : pas un seul exemplaire.
L'ouvrage maintenant est très-rare.

FRÉDÉRIC.

En effet,
On me l'a dit.

VARNER.

Alors comment as-tu donc fait
Pour ?...

FRÉDÉRIC.

Mon père en Hollande avec quelques libraires
A des relations pour certaines affaires.
Je ne cessais d'écrire et de les supplier
De découvrir l'ouvrage et de me l'envoyer.
Déjà je commençais à perdre patience :
Mais hier j'ai reçu ce trésor de science.
Jugez, dans mon bonheur, si j'ai dû me hâter
De venir près de vous et de vous l'apporter.

VARNER.

Embrasse-moi : crois bien qu'à mes yeux rien n'égale
Ce trait d'affection touchante, filiale.

(Il passe près de Marguerite.)

Que je t'embrasse encor, cher Frédéric... et toi,
Marguerite, tu vas l'embrasser comme moi.

MARGUERITE.

Mon père...

VARNER.

Il a bien droit, ma fille, à ta tendresse :
C'est une attention d'une délicatesse !...

Allons, voulez-vous bien vous embrasser tous deux?
Quelle timidité niaise! je le veux.

(A Marguerite.)

Excuse-le; s'il est timide auprès des dames,
C'est qu'il aime encor mieux les livres que les femmes.

CATHERINE, à part.

Comme il a deviné!

VARNER, à Frédéric.

Plus tard cela viendra :
Mais ce don, de mon cœur rien ne l'effacera;
Car du tien aujourd'hui j'ai fait l'expérience,
Et j'aime encor chez toi l'amour de la science,
Amour ardent et pur, qui toujours renaissant,
Verse sur notre vie un plaisir innocent,
Charmant la pauvreté comme la solitude,
Et que n'atteint jamais la triste lassitude.
De t'avoir pour élève, oui, j'eusse été flatté!
Mais ton père te mit à l'Université.
Nous nous étions tous deux longtemps perdus de vue;
Et sans une rencontre heureuse et non prévue,
Qui sait? Sans le revoir j'aurais bien pu mourir,
Sans jamais voir son fils que je devais chérir.
De nos amis d'enfance, hélas! voilà l'histoire.
Leur image de loin rit à notre mémoire;
Puis les soins de la vie emportent nos instants,
Et d'aimer nos amis nous n'avons pas le temps.
O de l'esprit humain éternelle démence!
Gardons nos souvenirs pour la mort ou l'absence;

Mais des amis présents dont l'heure peut venir,
C'est pour s'en rapprocher qu'il faut s'en souvenir.

FRÉDÉRIC.

J'écoute avec bonheur, et crois en conscience
Que la bonté chez vous surpasse la science ;
Vous, comme un grand savant, Monsieur, toujours cité,
Même chez les docteurs de l'Université.

MARGUERITE, s'approchant de Warner et l'entourant de ses bras.

N'est-ce pas qu'il est bon, qu'il est bien bon, mon père ?
Qu'on fait bien de l'aimer ?

VARNER.

Oui, toi surtout, ma chère !

MARGUERITE.

Tout le monde... Pour tous vous êtes bon, charmant...

VARNER.

Oui, flatte-moi... Tu dis cela si gentiment !
Il n'est point de cœur dur et point d'humeur chagrine
Qui ne fussent vaincus par cette voix câline.

MARGUERITE.

Oh ! je vous gronde aussi quand vous le méritez.
Voyez en quel état aujourd'hui vous sortez,
Ces boutons de travers... est-ce ainsi qu'on s'habille?
Un père doit toujours faire honneur à sa fille.
Les cheveux en désordre, un col mal mis...

(Elle boutonne l'habit, arrange les cheveux et le col.)

VARNER.

J'ai tort ;
Je ne le ferai plus : ne gronde pas trop fort...

MARGUERITE.

Oh! votre volonté ne m'est pas trop soumise ;
Et vous faites toujours, monsieur, à votre guise.

VARNER.

Oh! par exemple!

MARGUERITE.

Aussi, Catherine, pourquoi
Ne veilles-tu pas mieux sur mon père!

CATHERINE.

Qui? moi?
Puis-je donc faire enfin que monsieur se corrige?

MARGUERITE.

C'est à nous d'avoir soin des choses qu'il néglige.

CATHERINE.

Il ne m'écoute pas; et n'a-t-il pas raison?
Sa toilette n'est pas plus mal que sa maison.

VARNER.

Bon! de tomber sur moi la voici qui se hâte!
C'est l'usage. Souvent ma fille au moins me gâte...
Elle est bonne, et me gronde enfin quand il le faut.
Toi, l'excès de bonté n'est jamais ton défaut.

CATHERINE.

Je suis méchante?

VARNER.

Un peu, ma bonne Catherine...
C'est-à-dire grondeuse et d'une humeur chagrine.

CATHERINE,

Je ne vous aime pas, peut-être?

VARNER.

Mon Dieu, si;

Mais, vois-tu...

CATHERINE.

M'appeler méchante! Grand merci...

VARNER.

Allons, quand une fois sa colère babille...

CATHERINE.

Je n'aime pas non plus, peut-être, votre fille?
Je n'en ai pas pris soin comme de mon enfant?

MARGUERITE.

Si fait, ma Catherine!

VARNER.

Oui, certes,

CATHERINE.

Cependant

Vous m'appelez méchante.

VARNER.

Eh bien! voyons, pardonne;

Je retire le mot, et je te trouve bonne.

CATHERINE.

Oh! si vous l'avez dit, c'est que vous le pensiez.

VARNER, à Marguerite.

Je ne peux pas pourtant me jeter à ses pieds
Pour lui jurer que non et lui demander grâce.

CATHERINE.

Tous les noms qu'on voudra, qu'on me les donne, passe!
Mais méchante!...

MARGUERITE, allant à Catherine.

Veux-tu te calmer, grande enfant !

VARNER, à Marguerite.

Arrange donc l'affaire... Elle que j'aime tant !...
Aller croire... Peut-on à ce point être bête !
Méchante !... J'ai voulu dire : mauvaise tête.

CATHERINE, allant à Varner.

Si c'est cela...

VARNER.

Parbleu ! que veux-tu que ce soit !
D'être cru quand j'affirme, enfin j'ai bien le droit.

MARGUERITE, à la gauche de Catherine.

Et tu sais que de nous tu fus toujours chérie.

CATHERINE, s'essuyant les yeux avec son mouchoir.

Sans doute ; mais tenez, j'en pleurais...

MARGUERITE

Je t'en prie,
Ne pleure plus.

VARNER, prenant le mouchoir de Catherine et s'en servant pour lui essuyer les yeux.

Pourquoi pleurer ? Sèche tes yeux ;
Aimons-nous et soyons d'accord ; cela vaut mieux.

FRÉDÉRIC, à part.

Que cet intérieur et me touche et m'enchante !

CATHERINE, attendrie de l'action de Varner.

C'est vrai, vous êtes bon ; mais...

VARNER.

Tu n'es pas méchante ;

C'est convenu. D'ailleurs, où sont-ils, les méchants?
Je n'ai jamais connu, moi, que de bonnes gens.

CATHERINE,

Oh! pourtant... Mais adieu, je vais à mon ouvrage;
Car je babille au lieu de finir mon ménage.
Bientôt dans la maison, je ne ferai plus rien...
Je deviens maintenant paresseuse...

VARNER.

Fort bien.
Drôle de fille, va, qui, dans le fond très bonne,
Aimes mieux te gronder que ne gronder personne.

CATHERINE.

C'est votre faute aussi : ne devriez-vous pas
Me chasser quand je reste à flâner? Je m'en vas,
Et rien que d'y penser je me sens furieuse.
Car c'est trop fort vraiment d'être si paresseuse.

(Elle sort par la gauche. Varner va regarder encore le lexique.)

SCÈNE IV.

VARNER, FRÉDÉRIC, MARGUERITE.

FRÉDÉRIC, à part, en regardant Varner.

Il est si bon! pourquoi ne lui pas confier?...
Mais non; c'est à mon père à savoir le premier
Le secret d'où dépend toute ma destinée.

(A Varner.)

Monsieur, je vous salue.

VARNER.

Adieu ; dans la journée
Tu reviendras me voir.

FRÉDÉRIC.

Ah ! vous êtes trop bon !

VARNER.

Encore un coup, merci de ton précieux don.

FRÉDÉRIC.

Oh ! monsieur !...

(Il va pour sortir par la droite.)

VARNER.

Frédéric, dis à monsieur ton père
Qu'ici depuis longtemps on ne le vois plus guère,
Que je m'en plains beaucoup.

FRÉDÉRIC.

Oh ! je crois... j'ai l'espoir
Que mon père, monsieur, bientôt vous viendra voir.,.
Peut-être aujourd'hui même.

VARNER.

Oui da ? Bonne nouvelle!
Il sera bien reçu.

FRÉDÉRIC, saluant.

Monsieur... mademoiselle...

(Il sort par la droite.)

SCÈNE V.

VARNER, MARGUERITE,

VARNER, quittant la table.

Marguerite, de toi je ne suis pas content.
Ce pauvre Frédéric que ton père aime tant,
Je te vois pour lui froide et cérémonieuse,
Toi, dont l'humeur jadis était vive et rieuse.
Est-ce qu'il te déplaît?

MARGUERITE.

Non, mon père.

VARNER.

Tant mieux.
Tu le trouves peut-être un peu trop studieux?
Pour les livres il a plus d'amour que moi-même,
Et les goûts de ton père, il les pousse à l'extrême;
Car jamais deux beaux yeux n'ont passé devant moi
Sans me faire éprouver un doux je ne sais quoi;
Et les tiens, il les voit avec indifférence.
Mon orgueil paternel quelquefois s'en offense:
Non, je ne comprends pas, moi, qui toujours te voi,
Que l'on puisse te voir sans raffoler de toi.
Ne pas t'aimer! j'en suis parfois d'une colère!

MARGUERITE.

Il n'est peut-être pas si coupable, mon père.

VARNER.

Ce jeune homme, je l'aime, et peut-être qu'un jour...
Dis-moi: t'aurait-il plu, s'il t'avait fait la cour?

MARGUERITE.

Lui?

VARNER.

Si j'eusse voulu plus tard l'avoir pour gendre?...
Tu rougis... Je devine... Et pourquoi t'en défendre?
J'ai bien droit aux secrets de mon enfant chéri,
Et Frédéric, je crois, serait un bon mari.

MARGUERITE, les yeux baissés.

N'est-ce pas?

VARNER.

Ose donc me regarder en face:
Puis, quand on est content de son père, on l'embrasse.

MARGUERITE.

Dieu! que vous êtes bon!

VARNER.

Est-ce que jusqu'ici
Tu ne le savais pas encor ma fille?

MARGUERITE.

Oh! si.
Mais vous l'êtes pour moi chaque jour plus encore.

VARNER.

Je n'ai point de mérite à cela: je t'adore.
Pour qui serais-je bon, sinon pour mon enfant?
Mais si je me doutais..... que sert d'être savant?

Je ne me fierai plus à votre douce mine,
Sournoise.

MARGUERITE.

Ah! mon bon père!

SCÈNE VI.

CATHERINE, VARNER, MARGUERITE.

VARNER.

Approche, Catherine.
Depuis longtemps mêlée à tous nos intérêts,
Pour toi dans la maison l'on n'a plus de secrets :
Ma fille et Frédéric qui s'aiment!

(A Marguerite)

Car j'espère
Qu'il t'aime;

MARGUERITE.

Sans doute.

VARNER, à Catherine.

Hein? tu ne t'en doutais guère.
Mais tu ne parais pas étonnée.

CATHERINE.

Et de quoi?
Je le savais déjà.

VARNER.

Je n'en savais rien, moi.

CATHERINE.

Bon! est-ce qu'un savant sait jamais quelque chose,
Quand toute la journée il lit ou qu'il compose?

VARNER.

Ce mariage-là me convient de tout point,
Vois-tu.

CATHERINE.

Mais par malheur il ne se fera point.

VARNER.

Que dis-tu?

CATHERINE.

Vous croyez, vous, que Mademoiselle
Epousera....?

VARNER.

Vraiment la question est belle!
Quand Frédéric.....

CATHERINE.

Sait-il si son père consent,
Frédéric?

VARNER.

Mais.....

CATHERINE.

Non, c'est un riche commerçant
Qui ne donnera pas son fils à Marguerite.

VARNER.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

CATHERINE.

Votre pourquoi m'irrite.

VARNER.

On ne peut te parler sans t'irriter toujours.

CATHERINE.

Non; mais c'est que vraiment vous tenez des discours...

VARNER.

Encor méchante?... non, je dis: mauvaise tête!

CATHERINE.

Avez-vous par hasard une dot toute prête?

VARNER.

Une dot? à cela je n'ai jamais songé.

CATHERINE.

Je le sais bien: alors qu'avez-vous donc?

VARNER.

J'ai... j'ai...

CATHERINE.

Vous n'avez rien; le compte est bien facile à faire:
C'est ce qui justement fera manquer l'affaire.
On ne va pas porter en compte les attraits:
La dot vient en premier; la femme arrive après.

VARNER.

Va, je connais Hermann; je sais combien il m'aime.
Au collége souvent je lui fis plus d'un thème
Dont il eut les honneurs peu mérités par lui:
Crois-tu qu'un tel service, il l'oublie aujourd'hui?
Laisse, me disait-il, laisse que je grandisse;
Et lorsqu'il s'agira de te rendre service,
Tout ce que je pourrai pour un ami si cher,
Tu peux compter sur moi, je le ferai, Varner.

CATHERINE.

Oh! si c'est là-dessus que vous comptez?

VARNER.

Sans doute.

MARGUERITE.

Je commence à penser comme elle, et je redoute
Que monsieur Hermann...

VARNER.

Non; dissipe ton effroi :
Je réponds, chère enfant, d'Hermann comme de moi.

MARGUERITE.

S'il voulait une dot!

VARNER.

Allons donc! quel blasphème!
Mais ta plus belle dot, mon enfant, c'est toi-même.

CATHERINE.

Vous jugez d'après vous....

VARNER.

Mais qui vient en ce lieu?
Eh! c'est le cher Hermann!

CATHERINE.

Je m'en vais.

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu!
Je te suis... mon cœur bat.

VARNER.

Courage, Marguerite.

MARGUERITE.

Dès qu'il sera parti, je reviendrai bien vite.

(Elle sort par la gauche, ainsi que Catherine.)

SCÈNE VII.

VARNER, HERMANN, entrant par la droite.

VARNER.

Te voilà ! c'est heureux ! il faut faire une croix,
Et l'on te voit ici trois fois par an, je crois.

HERMANN.

Ne vas-tu pas de plaindre? oui, je te le conseille.
Te voir chez moi n'est pas une rare merveille,
N'est-ce pas?

VARNER.

Oh ! je vais bien plus souvent te voir
Que tu ne viens ici.

HERMANN.

Non ; de te recevoir
Je n'ai pas eu l'honneur depuis deux mois peut-être.

VARNER.

Mais de mon temps, Hermann, je ne suis pas le maître,
Avec tous mes travaux comment puis-je, dis-moi?...

HERMANN.

Tes travaux me font rire.

VARNER.

Et, s'il te plait, pourquoi?
Ils sont très importants.

HERMANN.

Mais ils sont volontaires.
Peux-tu les comparer à toutes mes affaires?
Retenu par des nœuds que je ne puis briser,
Je n'ai pas un moment, moi, pour me reposer.
Le commerce, est, Varner, une éternelle chaîne;
Et pour quels résultats prenons-nous tant de peine?
Hélas?

VARNER.

Mais cependant le commerce va bien.

HERMANN.

Non, mon cher, aujourd'hui nous ne faisons plus rien.
Le commerce jadis était brillant, prospère:
Mais de son avenir même je désespère.
Le bon temps est passé.

VARNER.

Je suis fort étonné
D'entendre, cher Hermann, depuis que je suis né,
Le commerce, poussant sa plainte monotone,
Exalter ce bon temps que n'a connu personne.
Le commerçant me semble un vieillard insensé
Qui médit du présent pour vanter le passé.
Parlant d'un âge d'or que sans cesse il regrette,
C'est par là seulement qu'il ressemble au poète.

HERMANN.

Oh ! nous sommes toujours raillés par les savants.

VARNER.

Que raillént à leur tour messieurs les commerçants.

HERMANN.

Je te le dis, Varner, ma ruine est complète,
Si cela continue : oui, j'ai fait en recette,
Cette année, et tu peux consulter mon caissier,
Quinze mille ducats de moins que l'an dernier.

VARNER.

L'an dernier, ta recette?...

HERMANN.

Etait de deux cent mille.

VARNER.

On peut se contenter...

HERMANN.

Oh ! voilà bien ton style,
A toi qui vis parmi tes Romains et tes Grecs,
Et n'as point à subir de semblables échecs :
Tu ne risques rien, toi, tandis que moi...

VARNER.

Sans doute;
Mais...

HERMANN.

A ces choses-là ton esprit ne voit goutte.

VARNER.

Tu crois ?... c'est bien possible ; alors n'en parlons point.

HERMANN.

Je venais avec toi traiter un autre point.
Frédéric s'est donc pris d'amour pour Marguerite?
Que penses-tu de lui?

VARNER.

Qu'il est plein de mérite;
J'en fais un très grand cas.

HERMANN.

Crois-tu qu'il soit aimé?

VARNER.

Oui, j'en suis sûr, Hermann, sûr, et de plus charmé.

HERMANN.

Ainsi tu le prendrais volontiers pour ton gendre?

VARNER.

Propose : je me hâte à l'instant de le prendre.

HERMANN.

Il est assez ton fait; c'est un jeune savant
Qui te ressemble un peu, je le lui dis souvent.
Le commerce n'est point conforme à sa nature,
Et je le lancerai dans la magistrature.
J'ai quelque vanité : le rang de magistrat
Sur notre nom d'Hermann jetterait de l'éclat.
Frédéric peut compter, pour trouver une place,
Sur Charle de Barnheim, son compagnon de classe,
Dont le père jouit d'un crédit sans égal,
Et Charle est un ami chaud, dévoué, loyal.
Je crois que je te parle en bon chef de famille.

VARNER.

Sans doute.

HERMANN.

Et tu consens à nous donner ta fille ?

VARNER.

Je t'ai dit que j'étais tout prêt à l'accorder :
Mais commence d'abord par me la demander.

HERMANN.

Tu vois que pour cela je suis venu bien vite.

VARNER.

C'est donc conclu : je vais l'apprendre à Marguerite.

HERMANN.

Attends un peu.

VARNER.

Pourquoi ?

HERMANN.

Mais pour que nous voyions
A nous mettre d'accord sur les conditions.

VARNER.

Sur les conditions ?

HERMANN.

Je dois d'abord t'apprendre,
Varner, ce qu'à sa femme apportera ton gendre.

VARNER.

Bon ! ce que tu voudras ; tout sera pour le mieux.

HERMANN.

C'est parler en enfant ; sois un peu sérieux.

Des choses de la vie acquiers donc la science :
Aux amants la tendresse, à nous la prévoyance.

VARNER.

Eh ! bien, parle : ton fils ?... J'écoute, hâte-toi.

HERMANN.

Je suis riche ; il aura ma fortune après moi.
Quoique mineur encor, je prétends, en bon père,
Le rendre possesseur de celle de sa mère,
Dont vingt mille ducats composent le total.
Voilà, mon cher ami, son apport conjugal.
Es-tu content ?

VARNER.

Hermann, je sens mon impuissance
A t'exprimer ma joie et ma reconnaissance.
Digne ami !

HERMANN.

Pour conclure, il ne faut plus qu'un mot.
De ta fille, dis-moi, quelle sera la dot ?

VARNER.

Plaît-il ?

HERMANN.

Il te faut bien, toi, donner quelque chose.
Que me proposes-tu ?

VARNER.

Ce que je te propose ?
Comme toi ce que j'ai, mais après moi.

HERMANN.

Fort bien ;
Et pendant ton vivant !

VARNER.

Dame ! comme toi : rien.

HERMANN.

Ce n'est pas assez.

VARNER.

C'est... autant que toi, je pense,
Puisque tu viens de dire...

HERMANN.

Oh ! quelle différence !
Mon fils n'a pas besoin que je donne cela,
Et son bien maternel, voilà sa dot ; il l'a.
Il faut t'expliquer tout. Dieu ! le singulier homme !
Ta femme à son enfant a laissé quelque somme
Peut-être ?

VARNER.

Mon Dieu, non.

HERMANN.

Rien ?

VARNER.

Rien absolument ;
Nous avions notre amour pour tout bien.

HERMANN.

C'est charmant,
Mais cela ne met pas un sou dans le ménage.
Moi, d'un père sensé je te tiens le langage :
Il me faut de mon fils protéger l'avenir :
Magistrat, il aura son rang à soutenir ;
Puis les enfants viendront, en grand nombre peut-être.

Enfin l'usage est là : tu devrais le connaître.
D'une femme, mon cher, quels que soient ses appas,
Une dot doit toujours accompagner les pas.

VARNER, *passant à droite.*

Assez : je te croyais mon ami.

HERMANN.

Je te jure
Que je le suis, Varner.

VARNER.

Non ; après cette injure
Tu ne l'es plus... ma fille, essuyer un refus !
Eh ! quoi ! les cœurs seraient à ce point corrompus !
Car, enfin, tu n'es pas un méchant.

HERMANN.

Je le pense.

VARNER.

Mais des vices du temps tu subis l'influence.
Hélas ! en soupirant je songe à cet ancien,
A ce legs que lui fit un pauvre citoyen.
On lui laissait, Hermann, deux filles en bas âge :
L'indigence d'un père était leur héritage.
Lui-même, cœur sublime, il avait peu de bien ;
Et d'un double trésor ce vigilant gardien
Devait (du testament c'était la clause expresse)
Elever leur enfance et doter leur jeunesse :
Ce legs fut accepté.

HERMANN.

C'est fort beau, j'en convien;

Mais tu me parles-là d'un ancien... très ancien.
Cela ne se fait plus : c'est magnifique à lire ;
Et de telles vertus aujourd'hui feraient rire.
Enfin si les anciens ont droit à tes respects,
Tu vois qu'on exigeait une dot chez les Grecs.

VARNER.

Je vois que l'amitié, douce et divine chaîne,
N'est plus qu'un mot trompeur, un songe, une ombre vaine.
Chassant l'illusion de mon cœur attristé,
Tu m'as fait aujourd'hui sentir ma pauvreté :
C'est mal, très mal, Hermann. Si j'avais ta fortune,
A tous deux, sois-en sûr, elle serait commune.
Oui, tout serait à nous ; rien ne serait à moi ;
Et je te l'ai prouvé dès l'enfance, je croi.
Mais l'oubli, de ton âme est l'heureux privilége.

HERMANN.

Vas-tu me reprocher les devoirs du collége,
Les thèmes que pour moi tu faisais en secret?

VARNER.

Non, d'un tel souvenir, je n'ai point de regret.
Mais enfin, sans vouloir ici te faire offense,
Le plus riche des deux par son intelligence,
C'était moi : m'as-tu vu, trahissant nos liens,
Te refuser jamais une part de mes biens ?

HERMANN.

Soit : mais...

VARNER.

Tu subiras jusqu'au bout ma franchise.

Une très grave faute une fois fut commise.
Quel en était l'auteur? Moi seul, je le savais.
C'était toi-même, Hermann ; la preuve, je l'avais.
Tu sais ce que je fis : une fausse apparence
M'accusait; et, gardant un généreux silence,
Je me laissai, pour toi, punir cruellement.
Doux, craintif, j'endurai pour toi le châtiment.
A-t-on pu de ma bouche arracher ce mystère?
Heureux qu'on t'épargnât, je l'étais de me taire;
Et sans l'émotion dont mon cœur est troublé,
Crois-tu que devant toi j'en aurais reparlé?

HERMANN.

Varner...

VARNER.

Avec quels mots pleins de magnificence
Tu me parlais alors de ta reconnaissance!
Aujourd'hui, me tiens-tu ce langage amical?

HERMANN.

Je te jure, Varner, que tu me juges mal:
Ces souvenirs sont là : je suis toujours le même.
Mais tu pousses aussi les choses à l'extrême.
Notre existence étant différente, comprend
Que notre point de vue enfin est différent.
Amis, nous habitons, par un contraste unique,
Moi, le monde moderne, et toi, le monde antique.

VARNER.

De ton monde nouveau l'égoïsme est la loi.
Les nobles passions, voilà mes dieux, à moi.

HERMANN.

Varner, en vérité, je te trouve sévère.
Ami tout comme toi, comme toi je suis père.
Tu parles d'égoïsme : et qui donc n'en a pas ?
Chacun est entraîné par ses goûts ici-bas ;
Chacun suit son penchant et marche dans sa voie.
Toi qui places ici ton bonheur et ta joie,
S'il fallait renoncer, même pour peu de jours,
Aux livres, c'est-à-dire à tes vieilles amours,
Ferais-tu sans douleur un pareil sacrifice ?
De l'étude, Varner, si tu fais ton délice,
Au commerce bornant mes goûts, mes passions,
J'en aime les périls et les émotions.
Pour le commerce il faut de l'argent, j'imagine.
Menacé quelquefois d'une prompte ruine,
Dis, comment échapper à ce péril urgent ?
Avec quoi s'en parer ? Avec beaucoup d'argent.
Il nous faut conjurer la fortune ennemie ;
Car le malheur souvent nous donne l'infamie,
Aux autres la ruine enlève le bonheur :
Tu sais qu'au commerçant elle ravit l'honneur.
Faudra-t-il implorer mon fils dans ma détresse ?
Qu'il fasse comme moi, Varner : qu'avec sagesse
De son jeune ménage il assure le sort,
Et pour avoir mon bien, qu'il attende ma mort,
Je l'ai dit : de sa mère il aura l'héritage ;
Mais en se mariant il lui faut davantage.
Toi, des vulgaires soins ton esprit dégagé,

Je t'aimai d'un amour imprévoyant, cruel;
Mais accorde un pardon que cet amour mérite.
Je t'aimais mal; mais quoi ! je t'aimais, Marguerite.

HERMANN.

Tu me fais de la peine, et vraiment je voudrais
Te plaire, sans blesser pourtant mes intérêts;
Car sur de certains points je crois qu'un homme d'ordre
De son opinion ne doit jamais démordre.
Je ne demande pas, parbleu! des millions;
Mais rien, c'est trop antique. Ai-je donc tort? Voyons.
Si tu me proposais seulement quelque chose...

VARNER.

Et que diantre veux-tu que, moi, je te propose?

HERMANN.

Frédéric n'est point mûr pour un pareil lien,
Et c'est bien pour toi seul que j'aurais pu... mais rien !

VARNER. Il passe à gauche au fond.

J'ai compris. Répéter est un soin inutile.

HERMANN.

De sept mille ducats, seulement de six mille
Je me contenterais, pour te prouver, Varner,
Que je n'ai pas d'ami plus intime et plus cher.
Mais rien !

VARNER, descendant vivement en scène.

Que me dis-tu? Répète, je te prie.
Si je pouvais donner à ma fille chérie
Seulement une dot de six mille ducats,
Tu consentirais?...

HERMANN.

Oui, mais tu ne les as pas.

VARNER.

Mais, si je les avais, voudrais-tu?...

HERMANN.

Tête folle !

Puisque...

VARNER.

Tu ne veux pas me donner ta parole ?

HERMANN.

Si fait.

VARNER.

Il ne faut pas la donner à demi.

HERMANN.

Je te le jure, foi d'honnête homme et d'ami.

VARNER, lui prenant la main.

Soit, six mille ducats de dot, pas davantage?

C'est dit.

HERMANN.

Et je consens sur l'heure au mariage,

Et je danserai même à la noce.

VARNER.

Merci.

J'irai chez toi bientôt, ou bien reviens ici...

N'importe... enfin... adieu... je sors...

(Il passe à droite.)

HERMANN.

Mais que m'annonce
Cette agitation ?

VARNER.

Tu sauras ma réponse
Peut-être avant une heure... Oui... Pour Dieu, laisse-moi,
J'ai besoin de sortir... Mon chapeau.

(Il va à la table à gauche.)

HERMANN.

Calme-toi.

(A part.)

Quoi ! six mille ducats !... Attendons... Patience...
De se les procurer aurait-il la science ?
Cette science-là, j'en ferais très grand cas.

(Haut.)

A bientôt.

VARNER.

A bientôt les six mille ducats.

HERMANN.

C'est convenu.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

VARNER seul. Il a pris son chapeau et l'a mis sur sa tête.

Je sors .. il tiendra sa parole...
Le sacrifice est grand... n'importe, je m'immole...

Je le dois... c'est ma faute, et je dois l'expier.
Pauvre enfant... Mon chapeau... je l'allais oublier...
Je vais trouver Muller... Il en a grande envie...
Il me disait... Alors j'aurais donné ma vie
Plutôt que de... Ma fille, oh! c'est un grand effort;
Il faut te bien aimer...

(Cherchant.)

Pour le coup c'est trop fort...
Je suis sûr d'avoir mis mon chapeau sur la table...
C'est cette Catherine... Elle est insupportable...

(Il appelle.)

Catherine, viens donc... elle a voulu ranger...
Elle range toujours pour me faire enrager...
Catherine!

SCÈNE IX.

MARGUERITE, VARNER, ensuite CATHERINE.

VARNER, à Marguerite.

Ah! c'est toi!

MARGUERITE.

Que voulez-vous?

VARNER.

Ma chère,
Toi-même que veux-tu?

MARGUERITE.

Vous appeliez, mon père.

VARNER.

J'appelais Catherine... elle ne viendra pas...

MARGUERITE, à demi-voix.

Mon père...

VARNER.

Hé bien! pourquoi me parles-tu tout bas?

(Appelant et allant à gauche.)

Catherine... Ma fille, appelle Catherine.

CATHERINE, arrivant.

Ah! mon Dieu! vous allez vous briser la poitrine.

VARNER.

Donne-moi mon chapeau.

CATHERINE.

Je crois que vous rêvez.

Mais, Monsieur...

MARGUERITE.

Mais, mon père...

VARNER.

Eh bien! quoi?

MARGUERITE.

Vous l'avez.

CATHERINE.

Le voilà.

VARNER.

Mon chapeau?

CATHERINE.

Mais sans doute, le vôtre,

A moins que ce ne soit pourtant celui d'un autre.
En tout cas il ressemble au vôtre.

VARNER.

Allons, tais-toi!...

CATHERINE, le lui ôtant de dessus la tête..

Regardez!

VARNER.

Ah! c'est vrai... qu'est-ce que j'ai donc, moi?
Je ne sais où j'en suis... O ma pauvre cervelle!

MARGUERITE.

Vous n'êtes pas fâché?

VARNER.

Contre toi, chère belle?
Au contraire... c'est toi pour qui... je t'aime tant!...

MARGUERITE.

Eh bien! monsieur Hermann d'ici sort à l'instant,
Et vous deviez me dire...

VARNER.

Oui, je devais te dire...
C'est fait... tout est conclu, mon enfant.

MARGUERITE.

Je respire!
Je craignais....

VARNER.

Pourquoi donc?... Tiens, je sors pour cela...
Je suis content... je vais... mon chapeau... le voilà...
Plus de crainte... En tes yeux, va, que la gaieté brille...
Que je t'embrasse... Adieu... je t'aime bien, ma fille!

(Il sort vivement par la droite.)

SCÈNE X.

CATHERINE, MARGUERITE.

CATHERINE.

Eh! mais qu'a donc votre père, et quel air singulier!
J'ai peine à concevoir...

MARGUERITE.

Oui, c'est particulier.

CATHERINE.

Monsieur n'a jamais l'air sensé, tout au contraire;
Mais enfin ce n'est pas sa folie ordinaire.

MARGUERITE.

A peine répond-il... comme il est agité!

CATHERINE.

Avec quelle tristesse il parle de gaieté!

MARGUERITE.

Je ne comprends pas...

CATHERINE.

Moi, je comprends, Marguerite,
Que la chose doit être ainsi que je l'ai dite.
L'article de la dot a tout brouillé, c'est clair.

MARGUERITE.

Tu crois?

CATHERINE.

J'en suis sûre: oui, je le vois à son air.

MARGUERITE.

Mais de la vérité pourquoi ne pas m'instruire ?

CATHERINE.

Il ne s'est pas senti la force de la dire,
Et le pauvre cher homme, hélas! vous aime tant
Que de vous attrister il recule l'instant.

MARGUERITE.

Ah!... Mais il est sorti : sais-tu ce qu'il va faire?

CATHERINE.

Prendre l'air un moment, s'étourdir, se distraire,
Et rêver à son aise au moyen d'arranger
Le récit dont il doit venir vous affliger.

MARGUERITE.

Dieu! que je suis à plaindre!

SCÈNE XI.

CATHERINE, MARGUERITE, FRÉDERIC.

FRÉDÉRIC.

Eh! bien! Mademoiselle,
Nos pères se sont vus ; parlez : quelle nouvelle?

MARGUERITE.

Hélas!

FRÉDÉRIC.

Vous soupirez... quel air triste! grand Dieu!
Que dois-je donc penser?

MARGUERITE.

Qu'il faut nous dire adieu.

FRÉDÉRIC.

Monsieur Varner a dit ?...

CATHERINE.

Qu'il fallait être en joie,
Que tout allait au mieux.

MARGUERITE.

Faut-il que je le croie,
Quand il me dit cela d'un air tout consterné?

FRÉDÉRIC.

Comment?

CATHERINE.

Oui, comme nous vous seriez étonné,
Si vous aviez pu voir sa mine singulière:
Il avait en parlant un ton, une manière...
Enfin il est allé nous ne savons pas où,
Sans nous en dire plus et comme à moitié fou.

MARGUERITE.

Il m'a presque grondée.

FRÉDÉRIC.

O ciel!

CATHERINE.

Mauvais présage,
Nest-ce pas?

MARGUERITE.

C'en est fait de notre mariage!
Votre père n'a pas consenti...

FRÉDÉRIC.

Vous croyez?
Ecoutez, Marguerite : oui, je jure à vos pieds
Que mon amour jamais ne trahira le vôtre,
Que je mourrai plutôt qu'être l'époux d'un autre,
Et qu'arrivé bientôt à ma majorité,
Rien ne m'empêchera...

MARGUERITE.

Non, j'ai trop de fierté,
Frédéric, sachez mieux juger mon caractère,
Pour épouser un fils sans l'aveu de son père.
Quand par une famille on se voit rejeter,
Oui, l'affront est cruel : Mais il faut l'accepter ;
Et je ne veux pas, moi, que jamais on m'accuse
De voler sans pudeur un nom qu'on me refuse,
Et de vouloir, d'un père osant braver la loi,
Entrer dans la maison qu'il ferme devant moi.

FRÉDÉRIC.

Vous vous opposeriez à mon vœu légitime?
Mon amour?...

MARGUERITE.

J'aime mieux encore votre estime.

FRÉDÉRIC.

Vous me désespérez en me parlant ainsi.

SCÈNE XII.

CATHERINE, MARGUERITE, FRÉDÉRIC, VARNER.

MARGUERITE.

Mon père qui revient!

FRÉDÉRIC.

Monsieur...

VARNER.

Ah! te voici!

Bonjour,... va-t'en.

FRÉDÉRIC.

Pardon, Monsieur, je me retire.

VARNER.

Écoute, et retiens bien ce que je vais te dire.
Tu vas trouver ton père : Eh ! bien, annonce-lui
Que je l'attends, qu'il peut ici même, aujourd'hui,
Venir pour cette affaire entre nous concertée,
Que c'est dans mon esprit une chose arrêtée,
Qu'enfin, sur sa demande, il sera satisfait,
Et qu'il songe à tenir le serment qu'il m'a fait.
Répète, mot pour mot, ce que tu viens d'entendre.

FRÉDÉRIC.

Oui, Monsieur.

VARNER.

Va-t'en donc.

FRÉDÉRIC, bas en s'en allant.

Si j'y puis rien comprendre!

(Il sort.)

CATHERINE, bas à Marguerite.

Que veut dire cela ?

MARGUERITE, bas.

Je ne sais.

VARNER, à Marguerite.

Laisse-moi...

J'ai besoin d'être seul, mon enfant.

MARGUERITE.

Et pourquoi ?

Vous qui me gardez même à vos heures d'étude,
Pourquoi donc, aujourd'hui, changez-vous d'habitude ?

VARNER.

Je te dirai cela plus tard, ma chère enfant;
Tu me contrarierais, je t'assure, en restant.
Et tu ne le veux point, n'est-ce pas ?

MARGUERITE.

Ah ! mon père,

Jamais : — Je pars... adieu.

CATHERINE, en s'en allant.

Quel diable de mystère !

J'en ai le cœur serré.

MARGUERITE.

Moi, je crains un malheur.

SCÈNE XIII.

VARNER, seul, s'asseyant sur des livres à droite.

Ah ! je suis libre enfin d'exhaler ma douleur :
Qu'à son aise du moins mon pauvre cœur gémisse.
Le voilà consommé le cruel sacrifice,
Et vendus à Muller, ces livres que je voi,
Aujourd'hui, déjà même, ils ne sont plus à moi !
Il passe en d'autres mains, le bien héréditaire,
Dont, seul, je fus longtemps l'heureux propriétaire :
J'ai signé ; c'en est fait. Bientôt je n'aurai plus
Qu'un vulgaire logis, des murs vides et nus,
Redemandant sans cesse à ma triste pensée
Leur ancienne parure et leur gloire passée.
(Se levant.)
O vous, hôtes chéris de ce modeste lieu,
Recevez aujourd'hui mon éternel adieu.
Loin de vous maintenant que veut-on que je fasse ?
Je savais de chacun le rayon et la place,
Et promenant sur tous un regard amoureux,
Rien qu'à les contempler je me sentais heureux.
Oui, je goûtais, auprès de ces esprits sublimes,
Le doux enchantement des entretiens intimes.
Nous ne causerons plus ensemble désormais ;
Le bonheur d'un enfant le veut : je me soumets.

Amis, qu'aucun ami n'égale et ne remplace, [chasse.
Vous me quittez !... Mais non, non, c'est moi qui vous
O mes dieux protecteurs, mes maîtres adorés,
Mes livres, pour jamais nous serons séparés.
Un autre va bientôt vous posséder, vous prendre;
Car je vous ai vendus... O ciel ! j'ai pu vous vendre !
Adieu, dernier bonheur que je me suis ôté !
O ma fille, aime-moi ; je l'ai bien mérité.

SCÈNE XIV.

MARGUERITE, VARNER.

MARGUERITE, de loin.

Mon père, puis-je entrer ? car si je vous dérange,
Je me sauve.

VARNER.

Qui, toi, me déranger, cher ange ?
Par exemple !

MARGUERITE.

Tantôt je vous trouvais un peu...

VARNER.

Achève ; un peu ?...

MARGUERITE.

Méchant.

VARNER.

Méchant pour toi ?

MARGUERITE.

Mon Dieu !

Rien qu'un peu... qu'avez-vous ?

VARNER.

Et que veux-tu que j'aie ?

MARGUERITE.

Je n'en sais rien ; mais moi qui toujours vous égaie,
Moi, de tous les enfants, l'enfant le plus gâté,
Comme vous me parliez avec sévérité !
Fi ! Monsieur ! Est-ce ainsi qu'un père se comporte ?
Enfin est-ce gentil de me mettre à la porte ?
Je me suis bien trompée, et maintenant je voi.....

VARNER.

Quoi donc ?

MARGUERITE.

Que vous aimez vos livres mieux que moi.

VARNER.

Mieux que toi, Marguerite ? Oh ! non.

MARGUERITE.

J'en suis certaine.

VARNER.

Ne me dis point cela ; tu me fais trop de peine.

MARGUERITE.

Les vilains livres !... moi qui pour vous les aimais,
A présent je voudrais ne les plus voir jamais.

VARNER.

Ah ! pour eux à mon tour je te trouve sévère.

MARGUERITE.

Je suis jalouse, moi, de l'amour de mon père,
Et je veux que son cœur ne me préfère rien.
Des livres ! quelque beaux qu'ils soient, je les vaux bien.

VARNER.

Je les donnerais tous pour toi, va, sois-en sûre.

MARGUERITE.

Vous vous vantez.

VARNER.

Oh ! non.

MARGUERITE.

Si fait.

VARNER.

Je te le jure.

MARGUERITE.

Non, vous n'en auriez pas le courage.

VARNER, fondant en larmes.

Tu crois?

MARGUERITE.

Mon père, vous pleurez.

VARNER.

Non, non.

MARGUERITE.

Si, je le vois.

Qui peut vous affliger ?

VARNER.

Toi.

MARGUERITE.

Moi? comment?

VARNER.

Toi-même,
Qui ne veux pas comprendre à quel excès je t'aime,
Toi qui me méconnais.

MARGUERITE.

Ah! mon père, pardon :
C'est moi qui suis méchante, et vous êtes trop bon.
Vous ne m'en voulez pas?

VARNER.

T'en vouloir, Marguerite?
Est-ce que c'est possible?

MARGUERITE.

Embrassez-moi bien vite.
C'est moi que vous aimez plus que tout?

VARNER.

Oui.

MARGUERITE.

Tant mieux :
A présent, voyez-vous, j'ai le cœur tout joyeux.

SCÈNE XV.

VARNER, MARGUERITE, CATHERINE, venant vers la droite.

CATHERINE, accourant.

Ah! Monsieur, est-ce vrai ce qu'on vient de m'apprendre?

VARNER.

Quoi?

CATHERINE.

Vos livres, dit-on, vous venez de les vendre?

VARNER.

Quel conte viens-tu faire?

CATHERINE.

On le dit hautement,
Et dans tout le quatier c'est un étonnement!
Pour savoir si c'est vrai partout chacun m'arrête...
Est-ce vrai?... Pas un mot; vous détournez la tête:
C'est vrai.

MARGUERITE.

Mais pourquoi donc vendriez-vous?...

CATHERINE.

Pourquoi?
Pour vous donner la dot qui vous manquait.

VARNER.

Tais-toi.

MARGUERITE, se jetant dans les bras de son père.

Ah!

CATHERINE, avec colère.

Tous ces auteurs grecs et latins qu'il adore,
Il s'en prive, il les vend, sans nous le dire, encore.

VARNER.

Tu me conseillais de les vendre!

CATHERINE.

Pardi!...
Faut-il donc prendre garde à tout ce que je di?
Mais je souffre en voyant le malheur vous poursuivre:
Sans vos livres chéris, comment pourriez-vous vivre?

VARNER.

Je ne sais et ne veux même pas y songer.
Pourquoi de l'avenir irai-je m'affliger?

MARGUERITE.

Oh! mon père, c'est trop.

VARNER.

Ma fille!

CATHERINE.

Mon cher maître!

SCÈNE XVI.

CATHERINE, VARNER, MARGUERITE, HERMANN.

HERMANN.

Me voilà, mon ami; tu m'attendais peut-être?
Je t'assure, Varner, que j'ai bien du plaisir
De voir tourner la chose au gré de ton désir.
Je n'imagine pas le changement rapide
Qui si tôt de ta caisse a pu combler le vide...
Tu me l'expliqueras; mais, sois-en assuré,
J'ai donné ma parole, et je te la tiendrai.
(A Marguerite.)
Et, pour preuve, veuillez souffrir, je vous supplie,
Ma chère, que j'embrasse une bru si jolie.

MARGUERITE.

Comme ami de mon père, oh! c'est de bien bon cœur;
Mais d'être votre bru je n'aurai pas l'honneur,
Monsieur,

VARNER.

Que dis-tu là?

MARGUERITE.

Non, je ne puis pas l'être.
Ma conduite, à vos yeux, est étrange peut-être...
Oui, j'aime Frédéric, toujours je l'aimerai,
Il le sait, mais de moi mon père est adoré:
Mon père, le meilleur des hommes et des pères,

Qui, pour moi, se condamne à des douleurs amères,
Qui peut-être mourra de ce qu'il fait pour moi,
Dont je n'accepte pas le sacrifice.

VARNER.

Quoi!

Tu veux donc?...

MARGUERITE.

Ne jamais vous ôter votre fille,
Moi qui suis aujourd'hui toute votre famille.

HERMANN.

Mais expliquez-moi donc...

CATHERINE.

Monsieur n'a pour tout bien
Que sa bibliothèque, et vous le savez bien;
Eh bien! il a vendu ce qu'il a, ce qu'il aime :
Au besoin, pour sa fille, il se vendrait lui-même.
Tous ses livres...

HERMANN.

Après?...

CATHERINE.

Ses livres que voilà,
Vendus par lui, bientôt ils ne seront plus là.

HERMANN.

Vraiment?... Pauvre Varner!

VARNER.

Pourquoi lui dire?... Écoute..
J'entends... On vient déjà les enlever, sans doute.

SCÈNE XVII.

CATHERINE, VARNER, MARGUERITE, FRÉDÉRIC
HERMANN.

HERMANN, à Frédéric.

C'est toi ? D'où viens-tu donc?

FRÉDÉRIC.

D'abord, de chez Muller,

(A Varner.)

Et de chez un ami qui m'est encor plus cher
Depuis que, par ses soins, votre rare science
Vient enfin d'obtenir sa juste récompense.

HERMANN.

C'est Charle de Barnheim donc que tu viens de voir?

FRÉDÉRIC.

Oui, mon père.

HERMANN.

Et pourquoi ?

VARNER.

Je ne puis concevoir...

FRÉDÉRIC.

L'injustice l'émeut, le mérite l'enflamme; —

(A Varner.)

Mon amitié pour vous a passé dans son âme.
— Il était indigné que dans un long oubli

Un homme tel que vous restât enseveli.
Cet oubli se répare enfin : grâce à son père.
L'électeur vous a fait son bibliothécaire.
La place était vacante, et vous aurez demain
La lettre qui vous nomme, écrite de sa main.

MARGUERITE.

Dieu!

HERMANN, à Varner.

Rien ne pouvait mieux que cette place offerte
De tes livres vendus diminuer la perte.

FRÉDÉRIC, à Varner.

Vous ne les perdrez point, ces livres regrettés :
Pour sept mille ducats je les ai rachetés.
(A Hermann.)
Je les paierai, Monsieur, sur le bien de ma mère.
(A Varner.)
Et je viendrai les lire ici, mon second père,
Chez vous... Un tel trésor doit, du moins je le croi,
Ainsi que votre fille, être à vous comme à moi.

MARGUERITE.

Ah! c'est bien!

VARNER, embrassant Frédéric.

Cher enfant!

CATHERINE.

Oh! le brave jeune homme!

HERMANN.

Quoi! sept mille ducats? Peste, c'est une somme!

VARNER.

Tu dois d'un fils pareil remercier les cieux.
C'est un jeune homme antique! ah! sois-en glorieux!

HERMANN.

Je le sais. Cependant sa fortune est réduite;
Mais cela le regarde, ainsi que Marguerite.
Aux vingt mille ducats promis, sachez-le bien,
Pour payer ces bouquins je n'ajouterai rien.
Je pourrais même encore retirer ma parole.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon père!...

HERMANN.

Mais non...

(A Varner.)

Comme toi, je m'immole,
Hélas!

CATHERINE.

Vous immoler! et de quelle façon?
Vous n'auriez rien vendu, vous, pour votre garçon!

HERMANN.

Que dit-elle donc?

MARGUERITE.

Rien.

(Bas.)

Silence, Catherine!

VARNER, à Hermann.

Quitte, mon vieil ami, ta figure chagrine;
Quand tu m'as affligé, je ne t'en voulais pas.